

Jeudi 14 janvier 2021, première marche virtuelle de l'année 2021.

Anne-Sophie Marchoux, la très généreuse et mystérieuse comtesse de Caen

Face au Louvre, à Paris, un pavillon de l'Académie des beaux-arts porte le nom de la comtesse de Caen. C'est l'aile droite du palais de l'Institut de France, le fameux « parlement du monde savant ». Mais qui était donc cette mystérieuse comtesse de Caen ?



Anne-Sophie Marchoux, dite la comtesse de Caen.

Le Pavillon Comtesse de Caen, Palais de l'Institut de France

L'ancienne salle Comtesse de Caen de l'Institut de France, exclusivement dévolue depuis 1872 à l'Académie des beaux-arts, a fait l'objet d'une profonde rénovation intérieure conçue gracieusement par l'architecte Jean-Michel Wilmotte. Bénéficiant d'une muséographie et d'éclairage adaptés, ce lieu ouvert au public offre aujourd'hui un espace d'exposition remarquable, qui répond désormais au nom de Pavillon Comtesse de Caen.



Le Pavillon Comtesse de Caen, aile droite du Palais de l'Institut de France

Née à Paris en 1809, Anne-Sophie Marchoux, comtesse de Caen, était une mécène passionnée par l'art. Son père Louis-Auguste Marchoux était un

honorabile notaire parisien, et sa mère Marie-Sophie Vernier apparentée à la lignée de l'influente famille Le Quinquet de Soissons.

Flamboyante et lumineuse, elle grandit, curieuse, passionnée, exaltée à l'épicentre de l'effervescence parisienne. Personnage reconnu, son père fit construire la galerie Vivienne achevée en 1826 par l'architecte lauréat du grand prix de Rome en 1779, François-Jacques Delannoy. Anne-Sophie doit son titre à son mariage avec Camille Maximilien Eugène Leonidas DECAEN, fils du Général Charles Mathieu Isidore DECAEN devenu Comte d'Empire pour ses faits d'armes. Fauté d'enfant, elle s'adonna tout au long de sa vie à ses deux passions.

L'Art fut la première. Elle réalisa elle-même de nombreuses œuvres, exposées aujourd'hui au musée, peintures, sculptures, tapisseries, crochets. Nous lui devons notamment la réalisation des cariatides de la galerie Vivienne. La seconde fut la nature, inspirante et nécessaire à sa création artistique ; elle fera tout au long de sa vie de nombreuses retraites dans sa demeure de Bellevue puis au prieuré de Saint George que sa cousine Louise Alexandrine Rollet lui légua.

De cette femme, il est dit qu'elle avait la beauté qui charme et l'esprit qui séduit. Charitable et dévouée elle aimait soigner les malades, s'occuper des personnes nécessiteuses, partager ses ressources avec les plus démunis. Esprit libre, elle se dévoua aux causes qui lui tinrent à cœur, loin des préoccupations de la mode ou des conventions portées par son temps.

À sa mort elle légua une partie de sa fortune au prieuré et une autre à l'Académie des beaux-arts. Son testament fut rédigé en faveur des jeunes artistes, lauréats du Grand Prix de Rome, afin de leur ôter quelques soucis matériels susceptibles d'entraver la création artistique. Ainsi, son legs leur permettait de bénéficier d'une somme au sortir de la villa Médicis afin de leur faciliter leur réinstallation à Paris.

Au lendemain de sa mort, Henriquel Dupont, dans la séance annuelle de l'Académie des beaux-arts, dira : *"Le legs le plus considérable est celui de madame la comtesse de Caen, qui a destiné la plus grande partie de sa fortune, non seulement à la formation d'un musée, mais au paiement d'une pension de quarante mille francs pendant trois ans aux peintres, sculpteurs, architectes qui reviennent de l'école de Rome"*.

La seule obligation en échange sera de produire une œuvre librement choisie à destination de la décoration du musée. Petit clin d'œil au gouvernement qui souvent commandait un projet aux artistes sortant de leur résidence à Rome avec un sujet imposé. Une entrave au génie selon elle.

Par un décret en date du 24 juin 1872, l'Académie fut autorisée à accepter le legs ; une aile du Palais de l'Institut, le Pavillon des arts, était désormais affecté à l'Académie pour y présenter les œuvres des artistes-peintres, sculpteurs – au retour de leur séjour à l'Académie de France à Rome. Au fil du temps, cette salle accueillera de nombreux autres événements de la vie de l'Académie : les expositions des lauréats du Grand Prix d'Architecture, celles du Prix de portrait Paul-Louis Weiller (prix de renommée internationale créé par le mécène Paul-Louis Weiller, élu membre de notre Compagnie en 1965), les expositions statutaires de la Casa de Velázquez présentant chaque année le travail de ses pensionnaires durant leur séjour à Madrid, les expositions des photographes lauréats du Prix Marc Ladreit de Lacharrière ou, plus récemment, des artistes lauréats du Prix Avati.



L'espace d'exposition entièrement rénové par l'architecte Jean-Michel Wilmotte en 2019.



Charles-Mathieu-Isidore Decaen ou de Caen

Charles-Mathieu-Isidore Decaen ou de Caen est un général français de la Révolution et de l'Empire, né le 13 avril 1769 à Caen (Paroisse Saint Nicolas) et mort le 9 septembre 1832 à Deuil-la-Barre.

Fils d'un huissier au bailliage de Caen, il s'engage dans la marine royale le 27 juillet 1787 en qualité de canonnier de 2e classe au corps des canonniers matelots de la division de Brest, et il quitte le service le 1er juillet 1790.

La période de la Révolution (1789-1800)

Le 14 septembre 1792, il s'engage de nouveau comme sergent-major au 4e bataillon de volontaires du Calvados, et il sert à l'armée du Nord, puis à l'armée du Rhin. Il se signale l'année suivante à Mayence sous les yeux de Kléber. Il conquiert les grades d'adjudant-sous-officier le 26 mars 1793, de sous-lieutenant le 1er mai suivant, de lieutenant et de capitaine. Kléber, qui défend la place, dit, en parlant de Decaen, « *qu'il faudrait lui compter autant de campagnes qu'il y avait eu de jours de siège* ». Il fait comme adjudant-général et chef de bataillon les campagnes de la Vendée, sous les ordres des généraux Canclaux, Dubayet, Moreau et Kléber.

Chargé d'une reconnaissance importante sur les frontières du canton de Bâle, il y mérite le grade d'adjudant-général chef de brigade et, bientôt après, celui de général de brigade le 3 juillet 1796. À l'attaque de Frantzenthal, son impétuosité le porte jusqu'au centre de la place. Fait prisonnier, il est rendu à la liberté sur parole et bientôt échangé. En 1796, il seconde le général Moreau avec une rare intelligence dans ses opérations sur le Rhin et se distingue au passage du Rhin et au siège de Kehl. Le Directoire lui accorde un sabre d'honneur. Dans les campagnes suivantes, Decaen continue à se distinguer. Au pont d'Erbach, devant Ulm (1800), il s'empare d'un convoi de 400 voitures de grains qui allait entrer dans la place. Il prend Munich par un coup de main. Après avoir battu plusieurs fois le général Merfeld, il décide la victoire de la bataille de Hohenlinden en conduisant pendant le plus fort de l'action 6 000 hommes à Moreau, qui ne les attend pas. C'est au milieu de ces exploits qu'il est nommé général de division le 16 mai 1800.

Capitaine général des Indes (1802-1810)

Il est nommé capitaine général des établissements français en Inde par le Premier Consul le 18 juin 1802. Les instructions qu'il a reçues de Bonaparte sont précises : il doit être le précurseur d'un retour massif des Français en Inde, alors en rébellion contre les Britanniques. Arrivé à Pondichéry en juillet 1803, il se heurte au refus du gouverneur général Wellesley de lui remettre les cinq comptoirs en dépit des clauses de la paix d'Amiens, dont on ignore alors la rupture. Plutôt que d'affronter les Britanniques en mer, et conformément à ses

instructions, il revient à l'Isle de France. Accompagné de Louis Léger, futur préfet colonial, chargé de l'approvisionnement, de l'éducation, de la conservation des forêts, etc., Decaen administre les Mascareignes pendant sept ans au nom de la métropole et s'attache notamment à l'organisation administrative et monétaire de l'archipel. Il cherche également à réorganiser les « traitants » de Madagascar et pour cela envoie d'abord Mariette, puis Sylvain Roux à Tamatave, car ces traitants sont indispensables à l'approvisionnement en riz, en bœufs et en esclaves pour l'Isle de France. En 1810, n'ayant avec lui que 1 200 hommes de garnison, il est attaqué par une armée britannique de 20 000 hommes. Il résiste quelque temps, obtient une capitulation honorable et, en quittant l'île, reçoit dans une adresse que lui votent les colons, l'expression de leur estime et de leur reconnaissance.

À la tête de l'armée de Catalogne (1811-1814)

Il rentre en France vers le milieu de 1811, avec ses troupes et les équipages de ses quatre frégates. Cette même année, il reçoit le commandement en chef de l'armée de Catalogne et devient le principal responsable des départements français d'Espagne et les succès qu'il obtient lui valent en 1812, les titres de grand-croix de l'ordre de la Réunion et de comte de l'Empire. Depuis longtemps, il était grand officier de la Légion d'honneur. À la tête de l'armée de Catalogne, il y forme les guides catalans et gagne l'estime des vaincus mêmes par sa justice et son désintéressement. Chargé d'organiser en 1814, un corps d'armée sous le titre d'armée de la Gironde et de reprendre Bordeaux aux Britanniques, il apprend l'abdication de l'Empereur et, après la bataille de Toulouse, traite d'une suspension d'armes avec le général britannique qui lui est opposé. Il reconnaît Louis XVIII.

Les Cent-Jours et la Restauration (1815-1830)

Il est gouverneur de la 11^e division militaire (Bordeaux) en 1815, au moment où le duc et la duchesse d'Angoulême apprennent à Bordeaux le débarquement de Napoléon. Decaen se comporte dans cette circonstance critique à l'égard de la duchesse, qui seule, reste à Bordeaux, avec une convenance parfaite. Il s'efforce, mais sans succès, d'y maintenir l'autorité royale après le débarquement de Napoléon. Après le départ de la princesse, il reçoit dans la ville le général Clauzel, ce qui lui vaut, plus tard, de subir une captivité de quinze mois, à la suite de laquelle il est mis en disponibilité. Il recouvre sa liberté au bout d'un an, mais est laissé sans emploi.

La monarchie de Juillet

Rappelé à l'activité par Louis-Philippe après la révolution de Juillet, il est nommé président d'une commission chargée d'examiner les réclamations des officiers éloignés comme lui de l'armée sous la Restauration. Il meurt quelques mois plus tard d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Une loi spéciale du 18 février 1835, octroie à sa veuve une pension extraordinaire de 3 000 francs.

Hommages

Le nom du général Decaen est inscrit sur le côté Ouest de l'arc de triomphe de l'Étoile.

Union(s) et enfant(s)

Marié avec Marie Anne BICHON BARROIS dont

- Gustave-Hippolyte-Emilien DECAEN 1805-1835
- Camille- Maximilien-Eugène-Leonidas DECAEN 1807- Marié le 2 mars 1836 à Paris avec Anne Sophie MARCHOUX

Le circuit de **1,50 Km (A&R)** pour rejoindre de la Place Foch, la rue du Général Decaen offre peu d'intérêt.

Le circuit : « Anne-Sophie Marchoux, la comtesse de Caen »

